title : Journal de l’Empire (1808-11-14), Théâtre français, *Les Femmes savantes*.

creator : Julien-Louis Geoffroy

editor : OBVIL

copyeditor : Camille Fréjaville (OCR et stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/journaldelempire/1808/theatrefrancais/femmessavantes

source : Journal de l’Empire, Paris, Lenormant, Lundi 14 novembre 1808.

created : 1808

language : fre

# Théâtre français. *Les Femmes savantes* [extrait].

Ce spectacle était plus important, plus politique qu’on ne pense ; il cachait un grand dessein ; c’était un véritable coup d’État. L’éternelle débutante ayant enfin laissé la scène vide, les anciennes, non, qu’allais-je dire ? Les premières de l’emploi des coquettes ont résolu de se montrer à leur tour d’une manière convenable à leur rang, et dans tout l’éclat de leur dignité. Elles ont voulu prouver qu’elles pouvaient aussi par elles-mêmes attirer la foule et remplir la salle, et qu’un autre prestige que celui du talent n’était pas absolument nécessaire à la prospérité de la comédie. Pour l’exécution de ce noble projet, Mlle Contat, qui n’avait pas paru depuis longtemps ; madame Talma, qu’on n’avait pas vu depuis son retour d’Allemagne ; Mlle Mars, qu’in voit très souvent, et toujours avec un plaisir nouveau, se sont arrangé pour jouer samedi, chacune dans les deux pièces, bien sûres que des noms si chers à Thalie produiraient infailliblement leur effet sur le public : leur attente n’a point été trompée ; les trois dames peuvent se flatter d’avoir eu une cour assez nombreuse. L’illustre triumvirat a été applaudi, fêté comme il méritait de l’être. Voilà qui est fini ; toutes les rentrées sont faites, et les choses vont reprendre leur cours ordinaire.

Ce ne sont cependant pas des rôles de coquettes que les deux premières de cet emploi ont choisis : leur prudence et leur modestie les ont écartées des personnages brillants. Mlle Contat, dans *Les Femme savantes*, a joué la mère de deux grandes filles à marier ; et si madame Talma a joué l’une des filles, cette fille-là, par sa gravité, par sa morgue et sa pédanterie, vaut presqu’une grand’mère.

Madame Talma, qui a obtenu les succès les plus flatteurs dans la tragédie comme dans a comédie, se distingue toujours dans ce dernier genre par l’intelligence, la finesse, l’aplomb, et un juste sentiment de ce qu’elle dit. Elle a très bien exprimé la jalousie secrète, le dépit concentré, la hauteur et l’arrogance d’Armande : on eût désiré un peu plus de chaleur, un degré de plus de force comique. Mlle Contat, dans le rôle de Philaminte, a parfaitement joué la femme impérieuse et absolue, la mère dure et despotique ; médiocrement la pédante imbécile qui admire des sottises : quelquefois elle a trop négligé sa prononciation et son débit. Sans doute il faut de l’aisance au théâtre, mais non pas la même que l’on a dans sa chambre, et cette aisance ne doit jamais rien faire perdre aux auditeurs.

Je ne sais si la tradition de la grande scène des femmes savantes avec Trissotin est absolument effacée ; mais la scène languit, surtout vers la fin : les femmes ne varient point assez les formes de leur admiration ; elles n’appuient point assez leurs éloges impertinents : le tout n’est pas joué assez chaudement. Philaminte parle froidement du plan de son académie : une sorte d’enthousiasme devrait la saisir. Armande ne fait point valoir un des plus excellents vers de la pièce, un vers devenu proverbe, et qui renferme toute la théorie des factions littéraires :

Nul n’aura de l’esprit, hors nous et nos amis.

Ce cri si naturel de toutes les coteries s’est à peine fait remarquer. Le parterre l’a laissé tomber tout à plat, sans lui donner aucune marque d’approbation, parce que l’actrice l’a pour ainsi dire enseveli dans un début glacé et insignifiant, au lieu de le faire ressortir par un ton affirmatif, tranchant, et plaisamment dogmatique.

Fleury, dans le rôle de Clitandre, a fait voir beaucoup de finesse et un grand art de manier l’ironie. Vis-à-vis de Trissotin, il a pris un ton décidé ; mais il a paru effrayé du mot de *gredin*: il l’a pour ainsi dire esquivé ; et cependant Molière ne l’a mis là que pour être prononcé avec fermeté. Il en est de même du mot *je vous refuse*, dont le Misanthrope se sert à l’égard de Célimène. Fleury, qui en sent toute la dureté, s’efforce de l’adoucir par politesse. Ce n’est pas là l’esprit du rôle : *je vous refuse* doit être dit à pleine voix ; et du ton le plus élevé. Il y a aussi dans les rôles de Philaminte et d’Armande plusieurs termes sur lesquels l’actrice glisse adroitement, d’effaroucher le parterre. Ce ménagement est directement opposé à l’intention de Molière, qui, par ces expressions comiques, voulait jeter du ridicule sur le platonisme des précieuses et des femmes savantes. En général, les acteurs et les actrices ne parlent point assez franchement ; leur débit est continuellement arrêté, coupé, haché par des hésitations, par une espèce de bégaiement ; ils détachent les mots les uns les autres. Il n’y a dans tout cela ni finisse ni talent ; il n’y a que de l’affectation et de la manière, et l’unique effet de ce mauvais jeu est d’affaiblir et de refroidir tout ce qu’ils disent.

On ne peut pas reprocher ce défaut à l’actrice qui joue le rôle de Martine ; elle appuie bien ses proverbes et ses dictions populaires ; son jeu naïf et franc grand plaisir, Mlle Mars est excellente dans le rôle d’Henriette, qui n’est pas une ingénue, mais une fille aimable et décente, dont le bon sens et l’esprit naturel forment un beau contraste avec la sottise et le pédantisme de la famille. Vigny a bien saisi le caractère de Chrysale : il y a mis de la chaleur et du comique ; mais ce qui refroidit quelquefois son jeu, Trissotin : il n’a l’air ni galant ni spirituel ; Cotin cependant était l’un et l’autre. Observons que Molière ne s’est pas contenté de peindre Cotin comme un bel esprit ridicule, il l’a représenté comme le plus vil et le plus bas des intriguant. Attaquer ainsi l’honneur et le caractère d’un homme, c’est l’assassiner : cela passe toutes les bornes de la satire littéraire.

On peut remarquer aussi que Cotin, immolé sur le théâtre à la risée publique, fut oublié et abandonné de tout le monde. Cet oracle des ruelles, ce fameux prédicateur, ce grand académicien, ce faiseur de sonnets et de madrigaux, qui brillait dans les cercles savants et dans les bureaux d’esprit, fut anéanti subitement et comme enterré par la comédie de Molière. Depuis qu’il eut été frappé de ce coup de foudre, il ne donna plus aucun signe de vie civile ; on ne parla plus de lui dans le monde ; sa raison même s’altéra au point que sa famille délibéra si elle le ferait interdire ; enfin son existence devint si obscure et si problématique, qu’on se trompa sur la date de sa mort. Richelet publia qu’on l’avait enterré à Saint-Méry en 1673 ; Baillet le croyait encore vivant en 1684 : la vérité est qu’il est mort en 1682. Peut-être eût-on ignoré la véritable époque de sa mort, si le *Mercure* ne l’eût marquée en rendant compte du discours de l’abbé Dangeau, successeur de l’abbé Cotin à l’Académie. Contre l’usage solennel et sacré des récipiendaires, l’abbé ne dit presque rien de son prédécesseur, le directeur de l’Académie dans sa réponse, en dit encore moins. Lorsque l’Académie en corps fut conduite à Versailles par son directeur, l’archevêque de Paris, pour remercier le roi de ce qu’il avait daigné se déclarer le protecteur de sa compagnie, Cotin, comme un homme excommunié, ne se trouva point à cette cérémonie avec ses confrères : il n’est guère possible de mourir davantage de son vivant.